

Marie Desmaretz

LA FENÊTRE PARLE

1

Les mots écrits
portent des ombres
sur leurs épaules

...

Les fenêtres aussi

2

La fenêtre parle
La fenêtre dit

Elle sait Elle témoigne

...

et moi - là – je suis

3

Etre preuve... Faire le souvenir !

4

Cette vitre de village
en son gilet de vigne rouge
est-elle prétexte à dire
le jadis et le doux vécu ?

En son carré
le ciel se serre ralentit
... et mon pas sur la route

5

Je me souviens qu'à l'aube
les fenêtres étaient roses
(L'offrande du Levant
et les oiseaux dedans
Le fil et la trame
L'air qui recommence
Le pain L'arbre
Les bruits de la vie)

...Alors des poèmes venaient

6

Des poèmes venaient
pour la cause des fougères
pour la pluie sur les tuiles
le vallon qui broutait bêtes et taillis
...pour l'amour tout simplement

Tout ce qui faisait la vie
se rassemblait rassurant dans nos fenêtres

7

Juteux à point
mousseux (presque roux)
et célébré d'abeilles

on entendait l'été
mûrir à l'oreille nue

Fenêtre grande ouverte
tout le chaud tout le doré
se posaient sur notre quotidien
et nous multipliaient

Nous étions à la fois l'élan vers...
et le bel accompli

8

La nuit les persiennes fatiguées
laissaient passer le beurre de la lune

... Et l'hymne à la peau montait

9

Maintenant l'arbre
a mangé la lumière
et la fenêtre fane

Le cadre est écaillé
Les oiseaux sont partis
...ou alors ils se cachent
La vigne a poussé
de longs bras inutiles

(A quoi servent les bras
quand étreindre a disparu?)

Bernard Perroy

A la cadence du flot
nos yeux se reposent
et vont vers l'intérieur
où la flamme et le feu
consument les peaux mortes de notre âme...

(Chalonnnes-sur-Loire)

Eclats, rumeurs,
et toutes nos guerres,

à commencer
par celle qui se joue
dans l'état d'urgence permanent
de notre cœur...

Le calme des eaux,
la lente infusion du soleil
dont la lumière se mêle
aux brumes du matin,

c'est un réveil
aux habits de fête pour nos yeux,
pour avancer au large
dans l'épaisseur du jour nouveau...

(Le Vieil, Noirmoutier)

Et rien ne peut
endiguer cette marche
où nous allons
à la recherche d'un horizon
ébloui de lumière
dont l'origine se tient
discret
tout au fond
de nos cœurs...

1
Longue vie
à ceux qui ne savent pas,
qui ne savent plus,

donnant à voir
la soif et la faim
du meilleur contre le pire

en continuant
pas à pas à fureter

dans les soleils
et les alpages de l'espérance...

2
Longue vie à ceux qui ne savent pas,
qui ne savent plus,

mais qui poursuivent pas à pas
sur la grève

un chemin de passage
entre terre et ciel,

une ligne mélodieuse
parmi les soleils blancs de l'hiver...

Sur le bord du quai
j'entends le ciel en moi
me chanter des voyages
et des mots d'horizons rêvés,

et je regarde ceux partir au loin
tandis que les eaux marines
lentement fluent et refluent,
battent le mur à mes pieds,

berceuses sans égale
de toutes les partances
et les traversées qui se déroulent
à l'intérieur de moi...

L'arbre bleu
dessine sur ma rétine
un dessin d'enfant,

ce que la journée
doit au ciel,
à sa robe d'azur

qui virevolte
pour une danse

que l'on murmure
certaines heures

quand l'innocence
nous semble facile...

L'emploi du temps
dans le dédale d'une vie
ne se range jamais
comme il faut !

Il s'arrange toujours
pour épouser
les surprises de la lumière

qui descend marche
après marche pour
éclairer progressivement
tout l'escalier du cœur...

Catherine Andrieu

Sur ton dessin il y a une maison
Avec le toit pointu et des chats qui se transforment
En cheminées
Sur ton dessin le soleil est plus gros que la fenêtre
Et la fleur, que maman.
Sur ton dessin il y a papa qui a quatre doigts
Il est tout petit à côté de moi.
Sur ton dessin papa ne boit pas
Et maman a des ailes pour butiner.
Sur ton dessin il y a une plante carnivore
Qui te vomit. A l'école le Monsieur
N'a pas le droit de te toucher
Là, tu sais, entre les jambes.
Sur ton dessin le ciel est noir et je crache du sang
Le chat est tombé dans la cheminée
Le soleil ne peut entrer dans la chambre
Le toit pique comme un cactus.
Mais sur ton dessin je suis là, petite sœur.
N'oublie pas de tracer le chemin qui conduit hors du
dessin.

Ça n'était pas l'été de Haydn
Mais c'était le nôtre.
Il y avait la balancelle
Au fond du jardin ombragé
Nous avions quoi ? Sept, huit ans ?
Je me sentais tellement libre
Il y avait la mare aux poissons
Quand tu t'es penchée quelque chose m'échappe
Quand tu t'es penchée
Pourquoi t'avoir poussée à ce moment précis?
Un impromptu de Chopin
Puis vite, se fabriquer des larmes.

Bernard Bourel

Côté ciel, sa banlieue.

Entre le ciel, au fond, sans fond sinon en nous aussi
la douceur retenue d'une source,
Et en retour dans l'œil, ici celui qui vient buter à la
renverse, sur la rétine se plaque,

Où poser sa courbure dans l'image qu'on redresse,
qu'on accommode selon la boiterie de vivre ?

Entre in-fini et infini
Le jeu laissé, la marge comme un défaut au
montage et dont à l'usage on tente de faire un gué,
Mais où ?

Où la ligne qu'enfant on traçait pleine à l'horizon
et dans le jeu, selon, à cloche-pied ou en courant,
Qu'on sautait ?

Côté jour, une entrée.

Au bord tout au bord est-ce ici qu'enfin tout
bascule côté jour ?

Ici qu'est dépassée aussi la question de l'existence
ou non dans le passage de comme un dieu enfant du jour
et dont on ne pourrait ni taire ni dire rien ?

Rien sinon qu'ici marcher achève d'effacer la trace
du choix qu'il aurait fait au bord, tout au bord

De mourir

Dans l'herbe... A quoi on se rattrape ?

A rien, au manque de tomber

Dans l'herbe, rien : un pas glissé de danse si on
savait comment tourner l'invite,

A qui, au passage.